Françoise Choquard, ma petite cousine : ou portrait d'une valeureuse

Autor(en): **Cuttat Liniger, Sarah**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **120 (2017)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-772330

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Françoise Choquard, ma petite cousine : ou portrait d'une valeureuse

SARAH CUTTAT LINIGER

LIBERTÉ, toute liberté m'a été donnée, par celle que l'on fête aujourd'hui, afin de m'adonner au petit exercice auquel je suis conviée.

Dans la chaleur accablante des premiers jours de septembre, je recevais un courrier plus pesant qu'à l'ordinaire. À travers l'architecture des pleins et déliés de mes noms et adresse, une fraction de seconde m'avait suffi à en identifier l'auteure.

L'enveloppe pesait deux livres, cela se sentait sous les doigts, assortis de quelques grammes d'une mission, qu'au nom de l'immense affection portée, je ne pouvais qu'accepter.

J'apprenais que les deux ouvrages allaient être réédités :

une réédition, autrement dit un anniversaire pour des livres, une authentique renaissance pour des enfants de papier.

À l'anniversaire des livres, il fallait ajouter celui de leur mère créatrice.

J'ai toujours aimé les anniversaires, ceux qui fêtent *la venue au monde, la vie, l'énergie* et j'ai toujours aimé *Françoise*.

Dès lors, il s'agissait de se chercher une légitimité plus solide pour s'atteler à la tâche : par mes mots, donner à voir ce que je savais d'elle, ce que j'avais appris d'elle.

Puisqu'il s'agissait d'attelage, il fallait que celui-ci ressemble si possible à un tilbury, de ceux qui, tout en légèreté, traversaient le paysage de sa jeunesse ; et ainsi participer à cette grande affaire : donner à ce jeudi peu ordinaire les traits d'*Un [...] joli dimanche*[1].

Cela suffisait peut-être :

Être une femme, être de la famille, être née à Porrentruy et y vivre encore et toujours.

Il me plaît de penser que l'on ne naît ni ne vit impunément à Porrentruy, ce bourg, devenu ville à la campagne, qui gagna une partie de ses privilèges par la décision d'une famille impériale, famille dont le nom accompagne la vie de Françoise jusqu'au seuil de sa maison de Berne.

Porrentruy et ses bâtiments, figures tutélaires dont les pierres susurrent aux rêveurs de bouleversantes antiennes rappelant qu'avant et après nous, l'histoire, la grande, et nos histoires plus petites, toutes personnelles et éphémères, vont leur chemin, bon gré mal gré, enchevêtrées.

Et voilà que les aiguilles de l'horloge, celle de Saint-Pierre, de l'Hôtel-Dieu, de l'hôtel de ville ou tout simplement de celle logée au fond de ma mémoire se mettent à faire le chemin à l'envers.

Je revois l'affection liant ces familles Blétry, Choquard et Cuttat jointes en une plus vaste, rencontrée indéfectiblement et embrassée les jours de Toussaint, penchée, au lieu-dit « En Solier », sur ses défunts. Je revois le regard de Françoise, pour moi, seul rayon de soleil, en ces tristes journées où la vie semblait être sinon mise aux fers, du moins entre douloureuses parenthèses.

Je revois l'affection profonde liant Françoise à mon père, la même passion partagée pour les lettres et les arts, chez eux deux la même impérieuse et vitale nécessité de jeter la vie, les mots, l'amour de la vie et des mots sur le papier.

Quand Françoise vous écrit, c'est souvent sur du papier de format carte postale, envoyé, que dis-je, décoché comme une flèche, en droite ligne de son cœur. On se dit que le message sera bref, vu la dimension du document. Très rapidement, il est évident que le papier a manqué pour recevoir l'énergie et les idées réveillées par la plume qui s'enamoure de cette sorte de peau blanche.

Au début, il y avait les marges.

Celles-ci ne sont plus que devinées, expressément habitées par ce qu'il faut préciser encore. Cette saturation de mots me ravit à chaque fois. On sent qu'on voudrait se limiter, mais se limiter, pourquoi au fond ?

À l'image de Claude, dans *l'Hiver lucide*, et cela est bien naturel quand on est auteure, Françoise est « avant tout une « verbale » et [il semble que] ce n'est qu'une fois dites que les choses commencent véritablement à exister pour [elle][2] ».

Voilà l'humain traversé, bouleversé, chahuté, réparé, réengendré, qui se voit mis en demeure d'être lesté par des choses étranges encrées, je dis bien encrées avec un *e* et semées comme les cailloux du Petit Poucet pour mieux retrouver le chemin, son chemin.

Que dire de Claude, ce prénom qui habillerait tout aussi bien un personnage féminin que masculin, ce prénom qui porte en lui, originellement, une boiterie.

Tout l'art est là, sans doute. Puisque les existences humaines que nous avons à mener nous rendent plus ou moins boiteux, tant qu'à faire, boitons bien, si possible avec panache et le regard porté loin. Construisons-nous malgré tout, pierre après pierre, envers, parfois contre, mais surtout avec tous.

Tels des donjons mobiles, à travers nos meurtrières, que le soleil vienne chatouiller ce qui nous a meurtris et que les hirondelles y fassent leur nid.

On sent l'indisciplinée qui se discipline, qui fait le choix de la pudeur sans reculer devant les beaux sujets à saisir : le froissement du papier, des tissus, des peaux jointes.

L'amertume est absente. Si d'aventure elle venait à pointer le bout de son nez, elle serait sommée sur le champ d'aller voir plus loin si l'on y est. Françoise est droite et solaire même au plus fort de la tragédie.

Le regard jeté loin, voilà ce qui me frappe chez Françoise, ce regard sans doute forgé par l'exil dans la rigueur du pensionnat, ce regard qui cherche la maison, la famille, la mère si malade et si tôt enlevée. Pas d'autre choix accordé que celui de grandir sans les bras et les mots d'une mère pour accueillir vos chagrins, vos peurs, vos joies, vos questions, vos espoirs, Françoise sait ce que cela veut dire… depuis longtemps, depuis ses onze ans. Il faudra donc écrire pour ne pas mourir, ne pas dormir, mais pour rêver peut-être[3] et pourquoi pas sûrement ?

Dans son regard, je sens celui du guet qui scrute l'horizon du haut de sa tour en quête de poussière annonçant une rencontre prochaine, une quelconque partition de vie à jouer avec d'autres, si semblables. Françoise sait faire lever et scintiller la poussière qui sommeille autour d'elle.

Une formule me vient quand je pense à Françoise : *verbum incarnatum*. Le verbe s'est incarné dans cette fille d'Ève qui avait, en partage avec ma propre mère, la beauté, quatre enfantements, le goût des autres et le sens de la famille.

J'avais une mère, exemplaire de bravoure, enveloppée dans une retenue pleine de grâce. Et voilà que Françoise m'offrait une autre image maternelle : une mère à l'énergie toujours élégante et à la volubilité jamais écrasante. Sous ses yeux clairs, les mots sortaient de sa bouche comme des papillons libres d'aller dans le vent et j'allais comprendre très tôt qu'exister passe aussi par le droit que l'on se donne de parler, non haut et fort, mais avec vigueur, au risque de laisser quelques cheveux s'échapper du chignon.

La figure de la mère s'est ainsi très tôt dédoublée. Je comprenais que l'on pouvait être femme, mère et dire des choses qui nous tenaient à cœur, que nos pensées avaient de la valeur, de la valeur intellectuelle, patrimoniale et qu'elles pouvaient ébranler des certitudes.

La féminité, la sienne propre explorée, démultipliée par la naissance de quatre filles, soit autant de femmes à venir, Françoise en connaît les tours et détours, le poids des barricades à construire ou à défaire.

À travers Françoise, je voyais en chair et en os, mais aussi en esprit, d'autres possibilités offertes, d'autres espaces à conquérir.

Nous avons en commun, Françoise et moi, d'être nées à une époque où notre belle Confédération nous accordait certes le droit à une âme, mais pas celui de voter, ni celui d'ouvrir un compte en banque.

En ce temps-là, si les filles débordaient de leur rôle par quelques velléités d'émancipation, elles se voyaient très rapidement affublées du qualificatif de « garçon manqué ».

Sans les comprendre, on les qualifiait, qui plus est sous un vocable qui ne veut rien dire, leur chevillant au corps le manque et le ratage.

Prendre place, sa place, occuper l'espace en paroles et en actes, voilà le long combat des valeureuses qui n'ont pas fini de se réinventer sur une route qui n'en finit pas d'être longue.

Françoise appartient à la race des intrépides en quête de beaux tremblements et partage avec son père la même allure, le même regard clair, le même prénom à un *e* près…

Les femmes de ma génération se battent encore pour avoir droit, dans les fonctions qu'elles exercent, à cet *e*, pourtant si muet, mais qui en fait encore hurler certains, dont l'Académie française ; et nous sommes en 2017…

Mais ici, en cette terre jurassienne, il y a environ 40 ans, une brise puissante se levait, qui allait ouvrir des portes aux femmes, au point qu'en ces murs, ce haut lieu de culture, il est permis, aujourd'hui, de serrer la main d'une cheffe.

Françoise, je donne donc à ton titre d'*auteur* le *e* : pas celui qui manque ou fait défaut, celui qui apporte l'équilibre, la substance, la saveur.

Françoise, très chère petite cousine, j'espère que mes quelques mots auront pris, pour toi, un bref instant, le goût des bonbons que te donnait ton oncle apothicaire.

Le moment est beau et solennel, comme le mot « décade », qui claque dans la bouche tel le pavé sous le piaffement d'un cheval.

Puisque tu conjugues les décades à raison de neuf, je te souhaite donc, et je crois pouvoir rallier sans peine à ma cause la présente assemblée, que l'année tourne, puisque c'est le sens même du mot anniversaire, en ce 16 mars, sur une nouvelle aurore déroulant ses courbes généreuses comme celles de ton Ajoie natale.

De toutes les lettres de l'alphabet qui t'ont permis de composer tes écrits, je retiens ici F qui, seule lettre entre toutes, libère le souffle.

Je souffle donc F comme Françoise, F comme Femme, F comme Force, sur le gâteau d'anniversaire, tout en mots et sourires, partagé entre toi et tes amis ici et maintenant rassemblés.

NOTES

[1] Choquard Françoise, *Un si joli dimanche*, Éditions de l'Aire, Vevey, 2017.

[2] Choquard Françoise, *l'Hiver lucide.* Éditions de L'Aire, Vevey, 2017, p. 70.

[3] Variation sur le monologue d'Hamlet « Mourir, dormir ; dormir, peut-être rêver ; oui c'est là qu'est l'obstacle. » William Shakespeare, *les Tragédies*, « Hamlet », acte III scène I, La Guilde du Livre, Lausanne, Éditions Desclée de Brouwer, 1964, p. 703. Trad. Pierre Messiaen. J'affectionne cette traduction qui, à la différence d'autres tout aussi brillantes, restitue, par la ponctuation utilisée, le glissement subtil d'un état à l'autre sans qu'il soit question de frontières.